



**SAMEDI 6 mars 2021**

**« Femme, voici ton fils. ... « Voici ta mère. ».**

## **PRIÈRE**

Seigneur, nous ne sommes jamais seuls à lire les Écritures. Lorsque nous ouvrons le livre, nous le lisons avec tous nos frères et sœurs, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui. Béni sois-tu pour ton Esprit qui nous relie à tant d'autres.

Amen

## **MARC 3, 31-35**

Arrivent sa mère et ses frères. Restant dehors, ils le firent appeler. La foule était assise autour de lui. On lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont dehors ; ils te cherchent. » Il leur répond : « Qui sont ma mère et mes frères ? » Et, parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère. »

## **RÉPONS D'ORGUE**

## **JEAN 19,25-27**

Près de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala. Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Il dit ensuite au disciple : « Voici ta mère. » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

## **RÉPONS D'ORGUE**

Ce qui donne à la mort sa force, c'est l'amour.

C'est l'amour qui aiguise le tranchant de la mort.

Ce n'est pas de perdre la vie qui me fait redouter la mort.

Ni de devoir renoncer à tout ce que je crois être essentiel et qui au final se révélera de peu d'importance.

Non, ce qui me fait redouter la mort, c'est l'heure décisive où je devrais me séparer de tous ceux que j'aurai essayé d'aimer, plus ou moins bien, dans ma vie.

Je crains cette déchirure.

Le passage de l'évangile de Jean nous plonge précisément dans cet instant cardinal où devant l'inéluctable, on se dit à Dieu.

Le récit de la crucifixion qu'en fait Jean détonne avec

celui de Marc, de Luc et de Matthieu.

Chez Jean, pas de pathos.

Pas de calvaire.

Pas de tragique.

Dans son récit, Jean évoque un Jésus souverain d'un bout à l'autre, sur une croix qui prend des allures de trône plus que de potence.

Dans l'ensemble de la séquence de la Passion selon Jean, Jésus est souverain.

Cela commence au Jardin de Gethsémané, où l'on n'arrête pas Jésus, mais où c'est lui qui se livre.

Cela continue dans les interrogatoires où il comparaît durant son procès.

Jésus répond aux questions de Hanne le Grand-prêtre et à celles de Pilate avec un aplomb qui frôle l'insolence.

Le crucifié de Jean tient résolument ses positions.

La scène des a-dieux que Jésus fait à sa mère et au

disciple qu'il aimait s'inscrit dans la même veine.

Près de la croix, écrit Jean, comme on écrirait « au chevet d'un mourant », se tenaient plusieurs femmes.

La présence de ces femmes est un motif que l'on retrouve dans les quatre évangiles.

C'est tout à leur crédit, en ce moment où les hommes brillent par leur absence.

Est-ce parce qu'elles accueillent le premier cri du nourrisson et qu'elles connaissent la fragilité de la vie qu'elles se retrouvent là pour recueillir le dernier souffle du crucifié ?

Moi qui redoute ce moment où l'on devra quitter ceux que l'on aime, je suis étonné par la sérénité qui règne en cet instant près de la croix.

Nul état d'âme.

Pas de larme.

Pas de supplice.

Nous sommes ici bien loin des paroles du « Stabat Mater » que cette scène a pourtant inspirées à un poète franciscain du Moyen Âge.

Le « Stabat mater » si souvent mis en musique et interprété sous les voûtes de cette nef, exalte à l'excès les souffrances de Marie, auxquelles le croyant peut s'associer dans une piété forcément doloriste.

Rien de cela chez Jean.

Que ce soit près de la croix à Jérusalem, ou au chevet d'un vivant sur le point de mourir dans un hôpital, un EMS, ou à domicile, ces derniers instants sont vitaux au sens littéral du terme, autrement dit indispensables à la vie.

Instants denses et intenses où l'on se retrouve à la fois nu, écorché, essoré par la séparation qui s'annonce et où l'on peut être paradoxalement fertilisé par la vie, infiniment.

Peut-être en savez-vous quelque chose ?

En ces heures et minutes décisives, il peut s'échanger

parfois des paroles de vie inattendues, inespérées.

En ces moments, même le propos le plus banal ou le silence qui nous garde devient parlant.

Peut-être en savez-vous quelque chose ?

Comprenez-moi bien, loin de moi de vouloir idéaliser ces instants ultimes, oh non !

Je sais trop bien ce qu'il peut en coûter de douleurs, d'agonie, de lutte et de larmes.

C'est bien pour cela que lorsque j'y pense, je le fais avec crainte et tremblement.

Mais voyez-vous il y a une chose que je redoute encore plus, c'est d'être privé de ces instants-là.

Beaucoup l'on dit et redit en cette pandémie, cette privation a été un drame sans nom, un supplice.

Alors hier, pendant la minute de silence à laquelle nous a invités le Conseil fédéral, et alors que les cloches des églises sonnaient, j'ai – sans doute comme vous - pensé à toutes ces personnes qui sont mortes du COVID ou

d'une autre maladie en ces derniers mois et qui ont été privées de ces derniers instants vitaux avec leurs proches.

Comment ne pas penser aussi à tous ceux et celles qui ont perdu un proche subitement, ou de mort volontaire et qui eux aussi, ont été privés de ces derniers instants partagés ?

Dans les récits de la Passion, Jean est le seul évangéliste à accorder à Jésus et ses proches un tel instant d'intimité, même furtif, et le seul à nous y associer.

Parfois je m'interroge : que trouverai-je à dire en mes derniers instants ?

Je sais la question stupide, parce qu'en ces instants me viendront les mots qui me viendront, si tant est qu'il m'en vienne.

Jean nous rapporte les derniers mots échangés par Jésus avec ses proches.

« Femme, voici ton fils », dit Jésus à sa mère.

Et au seul disciple resté près de la croix : « Voici ta mère ».

À dire vrai, je me serais attendu à autre chose.

À une révélation suprême sur Dieu, sur la vie, sur la mort.

Lorsqu'on les écoute superficiellement, les derniers mots de Jésus paraissent d'une banalité affligeante.

Ces paroles minimalistes et formelles ressemblent à une déclaration d'un officier d'état civil, sans vouloir les offenser.

Mais ce n'est là, qu'une impression de surface.

Parce que lorsqu'on creuse ces paroles, on n'a pas fini d'en mesurer leur épaisseur.

Les dernières paroles que Jésus adresse à sa mère et à ce disciple brouillent les codes traditionnels de la famille et de la filiation.

Hier comme aujourd'hui, ces codes traditionnels reposent sur les liens du sang, ceux dont on fait des arbres généalogiques.

Bien que l'on trouve des généalogies de Jésus dans les évangiles, Jésus ne semble pas accorder beaucoup d'attention à ces linéaments génétiques qui selon certains, lui confèrent une noble origine davidique.

Ce n'est pas que Jésus disqualifie ou méprise les liens du sang, non, mais il les relativise.

Un jour il avait osé cette question impertinente :  
« Qui sont ma mère et mes frères ? »

Parce qu'il est imprégné des écritures, Jésus connaît bien Caïn et Abel ; Esaü et Jacob, Joseph et de ses frères.

Il sait que les liens du sang ne valent parfois pas pipeau ou du moins guère plus qu'un plat de lentilles.

Jésus n'est pas dupe, il sait que les liens du sang risquent toujours de se coaguler.

Nombre de ses paraboles évoquent ces relations

figées.

C'est un motif qui traverse toutes les écritures, les liens du sang ne font pas de vous un frère, ni une sœur, ni un fils, ni une fille.

Les liens du sang ne suffisent pas à faire de vous ni un Père ni une mère.

Car tout cela tient plus de la vocation, de l'appel que d'une ordonnance naturelle.

Il faut qu'un souffle venu d'ailleurs dilate nos gènes et notre ADN pour vivifier nos liens et parfois les régénérer.

C'est ce qu'un jour Jésus dira à Nicodème.

C'est un peu de tout cela, qu'évoque Jésus avec sa mère et ce disciple avant de mourir.

De quoi donner le vertige.

Sur la croix, Jésus achève ce qu'il a toujours poursuivi de son vivant : tisser des liens.

Et il s'y emploie encore une dernière fois.

Des liens de convictions.

Des liens de foi qui consiste à accueillir résolument l'autre comme un frère, une sœur, un père, une mère.

De tout temps, qu'un enfant meure avant sa mère a quelque chose de scandaleux.

Jésus le sait.

N'allons donc pas croire que Jésus cherche ici à minimiser ce drame.

Il n'offre pas ici un réconfort à bon marché.

Jésus n'a rien d'un anesthésiste et l'évangile n'est en rien un anesthésiant.

En reconnaissant le disciple au pied de la croix comme son propre frère, Jésus cherche à libérer sa mère d'une maternité qui risque après sa mort de se coaguler en une tragédie.

Tu es ma mère, lui dit-il, mais tu es plus que cela, tu es la mère d'une multitude de fils et de filles.

Je suis ton fils, lui dit-il, le fruit de ta fécondité comme

ce disciple qui te côtoie près de la croix, ta fécondité est abondante.

En plus d'être vulnérables à la coagulation, les liens du sang peuvent parfois être exclusifs.

De ces liens on en fait des clans et des tribus.

Et de ces liens on légitime des dominations.

Sur la croix, Jésus renouvelle nos liens familiaux.

À la suite de Jésus, dans la foi, saurai-je reconnaître que ma maternité, que ma paternité dépasse infiniment les liens du sang ?

Tout comme ma fraternité et ma sororité ?

Ces dernières paroles de Jésus m'auront aidé à trouver ce que j'aimerai dire à mes proches au moment de les quitter.

Je leur dirais :

*« En Jésus-Christ, d'autres pères et mères que moi vous ont été donnés, saurez-vous les reconnaître et les accueillir ? »*

*« En Jésus-Christ, d'autres frères et sœurs que moi vous ont été donnés, saurez-vous les reconnaître et les accueillir ? »*

*« En Jésus-Christ, d'autres enfants que moi vous ont été donnés, saurez-vous les reconnaître et les accueillir ? »*

Mais je me connais (un peu) ; je doute que le moment venu, je m'en souviene.

Alors c'est aujourd'hui qu'il me faut le dire et le vivre.

Amen